

WILSON, Matthew W. (2017) *New lines. Critical GIS and the trouble of the map*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 200 p. ISBN (978-0-81669-853-0)

Matthieu Noucher

Le droit à la ville : les personnes immigrantes dans l'espace urbain
Volume 62, numéro 177, décembre 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1068757ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1068757ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Noucher, M. (2018). Compte rendu de [WILSON, Matthew W. (2017) *New lines. Critical GIS and the trouble of the map*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 200 p. ISBN (978-0-81669-853-0)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 62(177), 478–479. <https://doi.org/10.7202/1068757ar>

WILSON, Matthew W. (2017) *New lines. Critical GIS and the trouble of the map*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 200 p.

ISBN (978-0-81669-853-0)



Dans le chapitre conclusif des actes d'un colloque sur la cartographie, tenu en 2004, Guy Di Méo s'interrogeait: « Dans une courte conclusion en forme de paradoxe ou de boutade, on pourrait, en définitive, se demander si les savoirs géographiques ne s'enrichissent pas plus de la lecture critique des cartes produites par une multitude de cartographes désormais autonomes, que du fait de leur stricte production par la géographie des géographes » (2004: 662). La proposition que Matthew W. Wilson, professeur à l'Université du Kentucky, développe dans cet ouvrage, paru début 2017, est bien différente. Elle ne sépare pas l'observation de la pratique et prône, au contraire, une approche critique de la cartographie qu'on pourrait qualifier d'incarnée et d'éclairée. Pour prendre la mesure à la fois du tournant numérique, du développement de la géosurveillance, d'une forme de routinisation de la cartographie (*everyday cartography*), mais aussi de la privatisation de la production et du contrôle des données géographiques, l'auteur préconise en effet un renouveau de la cartographie critique. Afin de sortir de postures spéculatives, Wilson suggère à la fois des analyses de la fine mécanique des nouveaux modes de fabrication cartographique et, dans le même temps, une observation détaillée des usages effectifs de ces dispositifs. Il explique alors que ce positionnement de chercheur qui fait des systèmes d'information géographique (SIG) un objet de recherche n'est pas simple à tenir dans les arènes universitaires, qui ont tendance à distinguer, voire à séparer, les approches (*studying versus doing*, p. 5). Mais sa position est convaincante et, au fil de l'ouvrage, on perçoit bien tout l'intérêt des alliances disciplinaires qui permettent d'aborder par de multiples prismes complémentaires ces assemblages technologiques de plus en plus complexes et, ainsi, d'engager une critique constructive.

Ce livre de 224 pages est structuré en cinq chapitres accompagnés d'une introduction et d'une conclusion. Chaque chapitre dispose de sa propre bibliographie et

peut être lu indépendamment. Les cinq chapitres, qui constituent le corps de ce qui s'apparente parfois à un manifeste, sont organisés autour de cinq fractures qui rendent, selon l'auteur, le renouvellement de la critique indispensable aujourd'hui. Le premier chapitre, *Criticality: The urgency of drawing and tracing*, revient sur l'émergence d'un courant de recherche autour des SIG, une critique qui, dans la continuité des travaux de Brian J. Harley, s'est constituée au début des années 1990 avec, comme point d'orgue, le séminaire de Friday Harbor (1993). Celui-ci reste encore aujourd'hui un événement marquant dans l'histoire de la discipline, où promoteurs et pourfendeurs des SIG ont pu échanger leurs points de vue. Mais loin de s'arrêter à cette manifestation, Wilson en prolonge les débats en s'interrogeant sur les nouvelles conditions de la critique à l'ère du « géoweb », des données massives ou encore de l'intrusion de la géolocalisation dans les objets du quotidien. Le deuxième chapitre *Digitality: Origins, or the stories we tell ourselves* s'intéresse aux effets de la numérisation sur la production et les usages de la carte et sur les relations entre l'auteur et le lecteur. Là aussi, son raisonnement repose sur une remise en perspective historique puisque c'est par le récit de l'histoire du Laboratoire d'informatique et d'analyse spatiale de Harvard (LCGSA), créé en 1965, qu'il débute son propos. Le troisième chapitre, intitulé *Movement: Strange concepts and the essentially subjective*, retrace l'histoire des recherches universitaires sur l'animation des cartes (Tobler, Schmidt, ou encore Dutton). En convoquant Deleuze et sa conceptualisation du film par l'image du mouvement, il souligne l'importance de ne pas considérer les cartes animées comme la simple somme d'images individuelles. Au quatrième chapitre *Attention: Memory support and the care of community*, l'auteur s'interroge sur les jeux d'autorité s'exerçant face à la surabondance de cartes qui se font concurrence. Enfin, le cinquième chapitre *Quantification: Counting on location-aware futures* souligne les ambiguïtés du développement des métriques qui cherchent à ordonner l'espace (et le social) à toutes les échelles : des statistiques personnelles avec la quantification de soi aux indicateurs produits dans les villes intelligentes.

L'ensemble constitue un ouvrage dense. Il est faiblement illustré (23 figures en noir et blanc) pour un tel sujet. Cependant, même si sa lecture est parfois ardue, car l'auteur mobilise des références foisonnantes qui mériteraient souvent d'être davantage discutées, le propos est particulièrement stimulant. Ainsi, les chercheurs en géomatique, cartographie et autres

spécialistes de la géographie numérique y trouveront un ouvrage-clé à la fois pour remettre en perspective les évolutions actuelles, souvent trop rapidement qualifiées de « révolutions technologiques », et engager une réflexion sur leur pratique. Mais au-delà de ce lectorat de spécialistes, tout lecteur qui s'intéresse à la dimension politique et sociale des changements dans la représentation géographique du monde, en lien avec le développement des usages de la géolocalisation, est à même d'y trouver des éléments salutaires de réflexion. En effet, plusieurs observateurs ont récemment souligné une tendance accrue à la marginalisation des approches critiques des sciences de l'information géographique face à une forme de néopositivisme numérique. Ainsi, Goodchild note que les chercheurs qui s'engagent sur la voie des approches critiques des sciences de l'information géographique semblent aujourd'hui bien moins nombreux qu'au milieu des années 1990, et il sonne l'alarme : « *Critical GIS is in danger of becoming almost invisible* » (2014). Ce livre apparaît alors comme un contrepied de cette tendance. Au même titre que *Ground truth: The social implications of Geographic Information Systems* de John Pickles, paru en 1995, cet ouvrage constitue une référence importante pour mieux comprendre les enjeux de cette « géonumérisation du monde¹ ».

Références

- DI MÉO, Guy (2004) Un regard de géographe. Dans Jean-Paul Bord et Pierre-Robert Baduel (dir.) *Les cartes de la connaissance*. Paris, Karthala et Urbama, p. 649-662.
- GOODCHILD, Michael F. (2014) Two decades on: Critical GIScience since 1993. *The Canadian Geographer*, vol. 59, n°1, p. 3-11.
- HARLEY, John Brian (1989) Deconstructing the map. *Cartographica: The international Journal for Geographical Information and Geovisualization*, vol. 26, n°2, p. 1-20.
- PICKLES, John (dir.) (1995) *Ground truth: The social implications of Geographic Information System*. New York, Guilford.

Matthieu NOUCHER

Centre national de la recherche scientifique
Laboratoire Passages
Bordeaux (France)

¹ On reprend ici l'expression utilisée par Thierry Joliveau sur son blogue : <https://mondegeonumerique.wordpress.com/>